Document generated on 08/11/2025 6:34 p.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

Leopardi au fil des années

Ivan Maffezzini

Number 12, Spring 2007

Lire Leopardi

URI: https://id.erudit.org/iderudit/428ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Maffezzini, I. (2007). Leopardi au fil des années. *Contre-jour*, (12), 157–165.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Leopardi au fil des années

Ivan Maffezzini

Enfance

La première fois, il m'apparut sous forme de moineau. Vers neuf ou dix ans, comme la majorité des enfants italiens, j'appris par cœur l'histoire d'un moineau qui faisait bande à part sur les créneaux de l'ancienne tour de Recanati, le village natal du poète. Ce moineau ou, plus précisément, ce passereau solitaire passait sa journée à chanter sans s'éloigner de sa demeure, comme Leopardi, mais, contrairement à lui, il ne se souciait pas des vilenies de ce village étriqué, méprisant et méprisé.

> *Du sommet de la tour antique,*
> *passereau solitaire, à*[1] *la campagne*
> *tu vas chantant jusqu'à la mort du jour ;*
> *et l'harmonie dans la vallée se perd.*
> *[...]*
> *Tu entends les moutons bêler et mugir les génisses*

Ce fut l'occasion d'apprendre que le troupeau de brebis avait un nom différent du troupeau de vaches[2] et de commencer à entendre parler de la beauté et de la musique des mots, ce qui, surtout pour les enfants

rétifs à la musique du monde, était un premier pas vers... le *hors du monde*. Heureusement, dans ces années 1950 le pourcentage d'enfants qui étudiaient et qui risquaient d'être envoûtés par la musique des livres était infime et pas seulement parce qu'il était bien plus amusant de maltraiter à coup de pieds une balle ronde que de traiter à coup de langue des mots hirsutes.

Après le *Passereau solitaire*, ce fut le tour du *Samedi du village* :

La donzelle revient de la campagne,
au loger du jour,
sa gerbe sous le bras ; et tient à la main
quelques roses et violettes,
dont, demain, comme tous les jours de fête
elle s'apprête à parer sa gorge et sa chevelure.
[...]

Pas un seul enfant italien n'oubliera le mot *donzelletta* (donzelle), même s'il n'a plus aucune occasion d'employer ce terme littéraire. Encore un mot, le dernier, sur la traduction publiée par Gallimard : « jeune fille » à la place de « donzelle » est une simplification qui empêcherait Leopardi d'être un poète pour... pour donner aux enfants cet amour des mots, pour leur permettre de faire un premier pas vers... le *hors du monde*.

Ma maîtresse était sadique : contrairement aux autres maîtresses qui ne faisaient apprendre que la première partie des poèmes — celle où Leopardi prépare le fond clair que les lignes noires suivantes n'effaceront point (surtout des jeunes têtes incapables d'oubli) —, elle nous les faisait apprendre en entier. Même les vers les plus désespérés.

On apprenait donc *Hélas ! comme ma vie ressemble à la tienne*.

« La vie du petit oiseau ressemble à la vie de Leopardi parce que c'était un enfant timide, studieux... un petit passereau toujours seul, penché sur les livres de son père » expliquait la maîtresse qui, peu soucieuse de la vérité historique, se sentait en devoir d'ajouter « un enfant qui aimait beaucoup ses parents... » Mais la majorité des enfants, fort peu intéressés à cet enfant prodige « bossu et studieux », rigolait en parlant du passereau car, pour eux, le passereau solitaire c'était... plutôt *leur* oiseau.

Je ne me rappelle plus de ce qu'elle nous disait quand on arrivait à :

Mon regard suivra
le chemin parcouru inconsolable.

Probablement une phrase du genre : « Vous comprendrez tout plus tard... Leopardi était tellement malheureux... à douze ans il écrivait déjà des choses très compliquées... pour le moment contentez-vous de réciter... » Elle pensait sans doute que nous n'étions pas encore mûrs pour le « pessimisme léopardien ». En effet, comment dire à des enfants de dix ans que la vie avait glissé entre les mots de ce minuscule grand homme ? Qu'elle s'est envolée et qu'il ne l'aurait plus rattrapée ? Qu'il n'y a rien ? Rien que le rien caché par les mots ? Rien que des illusions qui ne sont rien ?

Aujourd'hui, du « sommet de la tour antique de mon âge », je me demande si elle (la maîtresse) était elle-même prête pour le « pessimisme léopardien ». Pour *L'accalmie après l'orage* par exemple :

Plaisir fils d'angoisse ;
vaine joie, fruit
de la terreur passée

Adolescence

Souvent au lycée on commençait avec *À Silvia* :

Silvia, te souvient-il
De ce temps de ta vie mortelle
Quand la beauté...

Il n'y a pas un seul Italien ayant étudié au-delà de l'école primaire qui ne récite pas dans les occasions les plus variées : « Silvia, te souvient-il... »

Et nous tous, nous qui avions tous une Silvia à laquelle « langue mortelle ne dit / ce que j'avais en sein », une Silvia qui allumait un incendie dans notre tête que seule une main impure pouvait éteindre, nous n'avions aucune difficulté à comprendre :

Ô nature, nature,
Pourquoi ne rends-tu point

Ta promesse ? Pourquoi tellement
Berner tes fils ?

Comment ne pas comprendre ce désespoir, quand la chair nous poussait à nous enchaîner à la chair inatteignable de notre Silvia ?

Quand je lisais qu'il « quittait les pages suées » pour aller au balcon écouter le chant de Silvia, je ne comprenais pas. Je ne comprenais pas l'expression « pages suées ». (Étais-je le seul ? Était-elle la seule ? Je ne sais plus). Mais comment pouvais-je comprendre que des feuilles de papier soient « suées », quand je vivais entouré de la sueur des paysans et des bûcherons ? Comment était-il possible que rester assis pour jouer avec les mots puisse faire suer ? Je ne comprenais pas. Aujourd'hui, je commence à comprendre.

Aujourd'hui je vois mieux la souffrance de Leopardi — je vois le mal que les chaînes des livres font quand on croit que ce sont des ailes.

Et puis ce fut *Infinito*, poème bien plus difficile mais qui avait l'avantage de ne comprendre que quinze vers :

Toujours j'aimai ce tertre perdu
et cette haie qui tant d'espace
exclut du regard de l'horizon distant

Il nous était difficile de comprendre le drame qui se cachait derrière cette haie qui empêchait le regard d'atteindre l'horizon lointain. Pour nous, jeunes habitants d'une vallée encaissée dans les Alpes, les montagnes étaient des haies énormes qui empêchaient même de penser « un horizon distant ». Le seul infini que l'on pouvait imaginer était vertical, vers les étoiles. Derrière les montagnes, on imaginait d'autres montagnes et la mer, dont nous parlaient les livres, n'était pour nous qu'un lac de Côme un peu plus grand, un peu plus salé, entouré de montagnes-haies.

C'est sans doute cet infini qui menait aux étoiles qui fit que *Le chant nocturne d'un berger errant d'Asie* devint mon poème préféré. Le seul qui ne m'abandonna jamais.

Dis-moi, lune : que vaut
au berger sa vie,
vos vies à vous ? Dis-moi où va

cette errance mienne brève,
ton cours immortel ?

Avec ce célèbre final, faussement dubitatif :

Ou peut-être, m'égare du vrai,
scrutant le sort d'autrui, ma pensée :
peut-être sous toutes formes,
peu chaut l'état, tanière ou berceau,
funeste est pour qui naît l'heure natale.

Jeunesse

Et puis, le char d'assaut de Dante mit fin à mes relations avec Leopardi.

Jusque-là mon parcours était le parcours du jeune Italien moyen, de famille pas trop pauvre, ayant donc la chance de se droguer aux dépens de l'État. (Ceux qui n'avaient pas cette chance se cassaient les os dans les bois ou brûlaient sur les pylônes, ce qui n'était pas nécessairement mieux, au moins pour les premières années de la jeunesse.)

Si le char de Dante s'arrêta, ce ne fut pas sous les tirs de Leopardi mais sous la bombe[3] de Ginsberg and Co. : vers dix-sept ans je découvris les nouveaux poètes américains qui « écrivaient comme on parlait » (assez vulgaire) ; qui étaient engagés mais sans l'être comme Dante du côté de l'Empire (et surtout pas comme Leopardi qui n'avait rien du progressiste que l'adolescence adore) ; qui ouvraient de nouveaux horizons avec une poésie qui me semblait fruit du corps et non de l'esprit.

La bombe fit bien des dégâts collatéraux. Quinze ans sans une ligne de Leopardi.

Maturité

Le retour de Leopardi fut le fruit de deux hasards : une belle et riche dame de Chicoutimi qui était amie d'un arrière... arrière-neveu de Leopardi et qui, devant une bouteille de Baron Rothschild 1966, me parla de ce beau génie, et une phrase de Nietzsche que je trouvai je ne sais où

et qui disait à peu près ceci : « Leopardi est le plus grand philosophe du XIX^e siècle ».

Leopardi beau ? Leopardi qui fait de l'ombre à Kant et Hegel ? De quoi mettre en agitation même les esprits les plus lymphatiques.

— Tu veux dire, « beau d'esprit » ?

— Non. De corps. As-tu déjà vu le portrait réalisé par Morelli ?

— Je ne crois pas. Mais pour moi, il a toujours été très laid : bossu, mesurant un mètre cinquante et sentant le bouc.

— Cela n'a rien à voir.

Ce début de dialogue passablement aviné nous perdit dans la brume des rapports corps/esprit où nous nous accordâmes sur l'inexistence de l'âme et sur le fait que si Leopardi avait eu le corps de Rimbaud, il n'aurait pas été Leopardi, mais Rimbaud non plus. Ce qui ne relève pas nécessairement de la philosophie de bistrot.

Côté Nietzsche, même un adepte inconditionnel de sa philosophie comme je l'étais ne pouvait pas ne pas se demander : « S'agit-il d'une nietzschéade ? Quelque chose du genre de ses considérations sur la Carmen de Bizet ? »

Je relis les *Canti* où je retrouvai l'atmosphère de l'enfance et, surtout dans *À Angelo Mai, quand il eut retrouvé la République de Cicéron*, un *Laudator temporis acti* qui ne pouvait déplaire à Nietzsche :

[…] Hui de repos
contents nous vivons, et conduits
par la médiocrité ; le sage est descendu
et la tourbe monté à cette ligne,
qui nivelle le monde. Ô illustre découvreur,
poursuit ; réveille les morts,
comme les vivants dorment ; arme les éteintes
langues des antiques héros ; tant qu'à la fin
ce siècle fangeux ou aspire à la vie
et se dresse pour des hauts faits, ou rougisse d'honte.

Mais cela ne suffit pas pour en faire un philosophe même si, souvent, il suffit de déprécier le présent pour se sentir investi d'une mission philosophique.

Dans les *Œuvres morales* aussi, Nietzsche pouvait trouver de quoi se réjouir, comme quand Jupiter décide d'envoyer aux hommes la Vérité comme punition car elle

> *représenterait [le] malheur, non pas comme seulement œuvre de la Fortune, mais comme tel qu'aucune circonstance, aucun remède ne pouvait les en délivrer ni jamais, tant qu'ils vivraient, l'interrompre. [...] Rien n'allait leur paraître plus vrai que la fausseté de tous les biens mortels ; rien ne leur semblerait solide, sinon la vanité du tout.* [À cause de la présence de la vérité, les hommes] *se trouveront destitués de leur force naturelle d'imagination qui, seule, pouvait, en partie, leur donner quelque satisfaction quant à ce bonheur impossible.*

Dommage que Nietzsche n'ait pas eu la chance de lire le *Zibaldone* car il se serait senti moins seul dans ce « siècle fangeux ».

Comment aurait il pu ne pas se reconnaître dans une affirmation comme celle-ci :

> *Le meilleur du savoir humain et de la philosophie consiste à reconnaître sa propre inutilité [...] à corriger les dommages qu'elle-même a faits et remettre l'homme dans la condition dans laquelle il aurait toujours été si elle n'avait jamais existé.*

Ou la suivante :

> *La pensée m'a donné pendant longtemps et me donne encore de telles souffrances (martyres), par le fait que je suis toujours à sa merci (et je vous le dis, sans aucun désir) qu'elle m'a évidemment handicapé, et me tuera si je ne change pas de condition.*

Et cette phrase ? Est-elle dans une lettre de Leopardi à Giordani ou dans un fragment de Nietzsche : « Je crois que personne au monde, dans aucun état ne doit jamais désespérer du retour des illusions, parce qu'elles ne sont pas une création de l'art ou de la raison mais de la nature. »

Qui sait !

Coda

Giacomo, mon frère
pense à la douleur
d'aller dévivre là bas
entre les mots qui rampent
comme rampent
les serpents

Ou, pourquoi pas ?

Ô livre, Ô livre
Pourquoi ne rends-tu point
Ce que tu voles ? Pourquoi autant
Berner tes fils ?

---

[1] C'est surtout à cause d'un « dans » dans la traduction du *Passero solitario* publiée dans *Canti* aux éditions Gallimard, que j'ai décidé de faire ma propre traduction. Au passereau qui ne bouge pas de la tour, le poète ne peut pas dire *Tu vas dans la campagne, passereau solitaire / chantant jusqu'à la fin du jour,* car, si, dans la langue italienne, « aller » suivi d'un participe présent marque une continuité dans l'action indiquée par le participe, en français « aller » plus participe présent « marque un procès qui accompagne l'action d'aller » (*Trésor de la langue française*).

[2] Les enfants québécois n'ont pas la même chance car, dans la langue française, il s'agit toujours de « troupeaux ». Si le nom des troupeaux de brebis (*gregge*) était connu par tous les enfants, son pluriel (*greggi*) posait quelque problème mais, c'était surtout *armento*, le nom des troupeaux de vaches, que les enfants ne connaissaient pas. « Beau mot » disait la maîtresse fière de le connaître ; beau mot que la majorité des enfants, à cause du travail qui attendait implacable qu'ils aient treize ans, risquait de ne jamais plus entendre. Dans la traduction publiée par Gallimard, à cause du manque de termes plus précis que « troupeaux », les *greggi* deviennent des moutons et les *armenti* des bœufs. Dans ma traduction j'ai préféré faire mugir les « génisses » plutôt que les bœufs, d'une part pour

forcer l'hypothétique enfant québécois à faire le même effort que l'enfant italien, de l'autre parce qu'il est fort probable que dans la campagne de Recanati les vaches étaient bien plus nombreuses que les bœufs.

[3] Dans mon premier livre de poètes américains il y avait un poème (de Ferlinguetti ? je ne me rappelle plus) qui avait la forme d'un champignon atomique et cela me fit... *tripper*.